




DIRECTION ET ADMINISTRATION
aux bureaux du Message
4, Square Rapp, Paris (7e)

N° 21 ✻ 7 FÉVRIER 1920
Paraissant le 7 et le 21 de chaque mois.

ABONNEMENTS :
Un An : France 10 fr. — Etranger 12 francs.
Le numéro 0 fr. 40
Editions Rhéa, 4, Square Rapp (7e)
Compte de Chèques postaux 7547

## Société des Nations et Société des Peuples.

Ce n'est plus un simple rêve, chèrement caressé, cette Société des Nations, pour laquelle nos cœurs ont battu et vers qui nous tendons nos bras harassés de fatigues et de luttes. Elle est née, et l'on s'est assemblée en son nom, pour proclamer sa volonté de vivre. Mais combien précaire est cette jeune vie, qui déjà connaît les défections morales d'un grand nombre, les sourires sceptiques, l'indifférence de la foule qu'elle vient protéger.

Il faut cependant qu'elle vive. La préservation de la race, son développement, le salut de notre vieille Europe, sont attachés à son frêle berceau. Mais ce n'est pas avec des papiers fragiles, que le moindre ouragan déchire, qu'elle peut être cimentée ; elle doit être construite avec le meilleur de nous-mêmes, et par l'effort de notre volonté ; elle ne sera solide que si les peuples eux-mêmes la bâtissent. C'est parce qu'ils n'ont pas encore consenti; c'est parce qu'il reste dans leurs cœurs, l'antagonisme et le désir de lutte que la vie collective des Nations ne peut être édifiée.

Rien ne peut venir à notre aide que nous mêmes. La Société des Nations sera faite, mais c'est aux Peuples de la vivre. Tant qu'ils ne sauront pas s'élever de l'ordre individuel à l'ordre universel ; tant que sera considéré la différence qui sépare les êtres et non ce qui les rend semblables ; aucune collectivité ne peut être.

De nouvelles méthodes doivent régir un nouvel ordre de choses. Il est maintenant reconnu que la répression, les reproches sont les plus mauvais auxiliaires en matière d'éducation. On ne transforme pas un enfant, en lui faisant entrevoir des coups et répressions cruelles en juste rétribution de ses fautes, on acquière seulement quelques heures de tranquillité.

Les Peuples doivent apprendre à vivre la Société des Hommes, à se connaître et à s'aimer. Le bonheur de l'Humanité, bien plus, sa vie est à ce prix. Les sublimes Esprits, qui dans la succession des âges sont descendus vers elle pour l'instruire, ont prêché l'Evangile qui demeure toujours le même, celui de l'Unité des êtres *sans distinction de race, de rang, de sexe et de croyance.* Après eux chaque Religion a construit pour elle *son* temple, a entonné *ses* Psaumes, et distribué à *ses* seuls adhérents les faveurs célestes promises à tous.

Ce que l'émotion religieuse n'a pas donné à l'homme d'éprouver, la science le lui fera-t-elle comprendre ? J'y songeais il y a quelques jours, pendant que j'écoutais une très belle conférence du Dr Jaworski, au Siège de la S. T., à Paris. Ce savant philosophe, dont les ouvrages récemment parus révèlent la puissante conception philosophique, exposait devant nous le grand mystère de la Forêt, qui est aussi le mystère Humain. Par sa théorie hautement mystique, qui sous un aspect purement biologique, pénètre plus loin que nous ne le pouvons supposer, il nous démontrait la croissance de l'individu et son développement actuel, comme conséquence et synthèse de l'Evolution des règnes de la Nature, que nous voyons se jouer encore en lui, tout en maintenant leurs fonctions et caractéristiques. Et nous retrouvions dans l'homme unifié par une volonté suprême, que l'on peut appeler son âme, les animaux de la forêt ayant renoncé à leur lutte féroce, pour créer une unité pensante et agissante, n'ayant qu'un unique but. Merveilleux aperçu d'une philosophie expérimentale élevant l'esprit humain jusqu'aux sublimes hauteurs du mécanisme divin.

Entrevoyons à travers elle dans le mystère de la forêt du monde, les Nations en conflit, préparant une unité triomphante dans laquelle chacune conservant la fonction qui lui est propre, s'efforcera pour le bien être général et pour l'unique vie. Si nous suivons le Dr Jaworski, nous pouvons presque désigner celle qui aura pour mission la fonction digestive parce qu'elle absorbe le plus, celle que la force des muscles a désigné pour le combat, celles qui font que le monde respire, celle encore par qui le cerveau pensera et celle dont le cœur aimera.

Dans ce rayon d'espoir que la science nous donne, contemplons notre humanité encore en son adolescence, et saluons en elle ce que sera l'Homme Terrestre, la vraie Société des Nations.

# Nos devoirs théosophiques envers les animaux.

Dans la grande solidarité cosmique qui relie toutes les créatures selon le plan du Créateur, les relations avec les différents êtres qui vivent autour de nous nous font contracter des attaches karmiques; ceci détermine nos devoirs non seulement envers les hommes nos frères égaux, mais encore envers les animaux, nos frères inférieurs. Ces devoirs diffèrent dans leurs modalités mais non dans leur essence; ce sont ceux de la fraternité.

Dans un article du *Bulletin Théosophique* d'avril-mai-juin 1919, G. S. Arundale précise ce que doit être la Fraternité universelle s'étendant à tous les règnes de la nature et il propose à la Société Théosophique de déclarer nettement cette fraternité s'étendant de nos frères aînés les maîtres à nos frères plus jeunes des règnes inférieurs. En l'état actuel de notre évolution, il ne peut guère être question de nos devoirs de fraternité envers les végétaux ou les animaux; mais en ce qui concerne les animaux, il serait urgent de combler une des lacunes les plus regrettables des religions européennes actuelles.

Alors que le Brahmanisme et surtout le Bouddhisme, cette grande doctrine d'amour universel, prescrit le respect des bêtes au point que le moine s'efforce de ne jamais donner la mort à la plus petite créature vivante, — il est frappant de constater l'indifférence des prêtres européens devant la barbarie des tortionnaires, qu'ils soient toréadors, vivisecteurs ou bourreaux amateurs dans les cruelles distractions paysannes, oiseuses et répugnantes à énumérer.

Sauf peut-être un ou deux vagues passages des Evangiles où il est question des petits et des faibles, on chercherait en vain, dans les enseignements de l'église judaïque ou chrétienne, une précision formelle sur nos devoirs envers les animaux. Cette omission remonte au judaïsme : la farouche religion du cruel dieu des Juifs, à qui Isaac n'hésitait pas à immoler son fils, a marqué fortement son empreinte sur ce qu'on pourrait appeler les cultes néo-juifs comme le Christianisme et l'Islam. Transmis par les Romains (race souillée dès l'origine par la férocité des colonies phéniciennes) — le Christianisme, assailli par les invasions des barbares, n'a pas eu, dans les sombres périodes qu'il a dû traverser, le loisir de cultiver profondément le sentiment de fraternité. Qu'on se rappelle les bûchers de l'Inquisition, dont les cendres sont encore chaudes (s'il est vrai que Jacques Molay n'a pas encore été assez vengé par ses défenseurs) — puis les épouvantables forfaits des conquistadores espagnols au nouveau monde, et plus tard l'esclavage noir avec les monstrueuses chasses à l'homme. Quel souci pouvaient avoir les hommes de leurs devoirs envers les animaux quand eux-mêmes s'exterminaient ainsi ?

Cette barbarie apportée à la pure civilisation aryenne par les fils de Sem et de Cham a aveuglé même ceux qui auraient dû donner l'exemple : Descartes frappait à coup de pied sa chienne pleine pour démontrer que l'animal-machine, privé d'âme, ne percevait pas la souffrance; les physiologistes d'aujourd'hui cherchent matière à publication dans l'agonie de malheureux animaux, avec des supplices qu'aucune utilité pratique, même lointaine, ne saurait excuser. Affronter la célébrité avec un tel bagage c'est — tare plus navrante qu'une cruauté vicieuse — la méconnaissance indifférente de la grande fraternité cosmique et des devoirs qu'elle comporte.

Comme il faut simuler la justification de tous les crimes, l'homme, dans son orgueil diabolique, a prétendu creuser un abîme infranchissable entre lui et l'animalité, plaçant si haut le « Roi de la Création » qu'un simple caprice de ce despote justifierait les pires souffrances de ses frères inférieurs. La théosophie admet que l'animal est inférieur à l'homme par le fait qu'il n'a pas atteint en général l'individualisation de son Ego, mais elle enseigne la continuité de l'évolution d'un règne à l'autre, de telle sorte que l'homme a traversé l'animalité dans des vies antérieures et que l'animal atteindra un jour le stade humain; ainsi se précise une fraternité très réelle. Si l'humanité, en bloc, réalise un point critique de l'évolution, supérieur à celui de l'animalité, il n'y a là qu'une différence de degré ou d'avancement, non d'essence. Les animaux ne sont pas créés, comme selon la Genèse exotérique, pour l'amusement ou la jouissance de l'homme, mais pour évoluer à leur compte. En réalité, la démarcation n'est pas très profonde car si l'humanité l'emporte d'une manière incontestable par son sens industriel, beaucoup de ses représentants auraient encore à apprendre de la fourmi le sens social, du cheval la résignation et la conscience au travail, de la tourterelle la puissance affective, du chien le pardon des offenses, etc. Ce n'est pas le seul sens industriel qui peut, dans l'Evolution, rendre n'importe quelle brute humaine supérieure à n'importe quel singe.

Par sa doctrine de la continuité évolutive et de la grande solidarité cosmique, la Théosophie donne une base à nos devoirs envers les animaux. Nous devons avoir pitié de leurs souffrances, de leurs angoisses, de leur dénûment, les soulager dans la mesure raisonnable de nos moyens et surtout combattre autour de nous la cruauté envers les bêtes, comme nous combattons la criminalité ordinaire. Il n'y a sans doute pas de différence karmique entre la cruauté perverse qui s'exerce envers un animal et celle qui s'exerce envers une personne humaine sauf que la première s'accompagne d'une lâcheté plus vile en raison de son impunité sociale.

En attendant que nous soyons assez civilisés pour faire des lois qui protègeront les animaux de la cruauté, il appartient à chacun de nous de prêcher par l'exemple et la persuasion.

L'animal reconnaît spontanément une supériorité à l'homme et ne demande qu'à le servir en échange de sa protection. En ce qui concerne l'animal domestique l'homme doit, comme un frère aîné, guider son évolution en l'associant à sa vie propre, en sollicitant son affection par la douceur, son intelligence par le dressage, sa probité par une tâche. L'aura des bêtes est une force occulte puissante : tous ceux qui s'occupent d'elles, savent combien l'affection des animaux est un canal d'influences bénéfiques et un soutien contre les forces noires.

La plupart des animaux pourraient être domestiqués : les ermites dans les forêts avaient les fauves ou les reptiles pour amis et sans sa stupide férocité, l'homme aurait asservi tout le règne animal à sa direction.

Est-ce à dire que l'homme ne devrait jamais avoir à se défendre ou à tuer ? Ceci n'est pas absolument possible. Possédant un corps physique, l'homme est soumis à la rude loi de la lutte pour la vie; en présence des parasites qui le guettent, il ne peut vivre qu'en les détruisant et physiologiquement même. La nature l'a armé à cet effet : la vie est une guerre. Il est incontestable que l'homme a non seulement le droit, mais le devoir de détruire les bacilles, hématozoaires, helminthes, etc... qui s'attaquent à son corps. Jusqu'où doit s'étendre ce droit évident ? L'homme peut-il,

pour se nourrir, tuer des animaux comme la nature semble l'y inviter ? Il lui faut en tous cas détruire des vies végétales à cet effet, et s'il ne nous appartient pas de chercher ici les limites de ce droit de destruction, du moins devons-nous reconnaître que la loi « Tu ne tueras point » exige des commentaires et des réserves.

Quoi qu'il en soit, la nécessité de se défendre et de subsister n'est pas incompatible avec la loi d'amour universel. La *Bhagavad-Gita*, dans son premier chapitre, nous montre bien comment, dans le combat nécessaire et loyal l'homme peut fraternellement et sans haine donner la mort même à d'autres hommes. La mort est la fin ordinaire et inévitable de tout être. L'homme qui devient l'agent de cette loi fatale doit accomplir le sacrifice inévitable avec pitié, douceur et recueillement. Mais regarder avec indifférence la souffrance d'un être, fut-il un de nos frères les plus éloignés, imposer cette souffrance sans une nécessité impérieuse constituent des fautes lourdes. Jouir de cette souffrance par une perversité quelconque constitue un pacte grave avec les forces sataniques. Il y a des vivisecteurs plus noirs au point de vue karmique que le plus farouche tortionnaire chinois.

La doctrine philosophique ou religieuse qui, faisant appel non à une sensibilité souvent ridicule, mais à un principe métaphysique, osera proclamer hautement nos devoirs envers nos frères inférieurs, réalisera un progrès nouveau et désirable. Il serait à souhaiter que les théosophes se prononcent nettement sur ce point.

SOUDEBA.

## Feuilles mortes.

Ne ramassez pas les feuilles mortes.

Elles sont tombées
durant les jours du mûr Octobre,
dans les sentiers.
Elles ont bu la fraîche aurore
du printemps,
et l'ardent midi du lourd été,
et, pâlies,
de trop de vie,
elles sont tombées,
lassées,
dans les sentiers.

Ne les touchez point.
Elles ne boivent plus les chaudes clartés.
Humbles et légères,
sur la moîte terre,
bouche à bouche
avec le silence
et la nuit,
elles attendent là,
très patiemment,
que le grand vent de l'automne froide,
qui vient de par delà
la terre soufflant,
les emporte,
tourbillonnant,
et les dépose,
furtivement,
où il voudra qu'elles reposent.

M. d'ASBECK.

# Variétés.

## Il y a pudeur et pudeur.

*Les journaux nous apprennent que la société « l'Action Sociale de la femme » entreprend une campagne contre les modes du jour. L'appel qu'elle vient de lancer proteste contre « l'inconvenance et l'immodestie des modes actuelles », auxquelles elle rêve mettre un terme. Elle jette, en conséquence, l'anathème sur le « décolleté déplacé, l'étroitesse et la courtesse (sic) exagérées des jupes ». Elle veut prohiber aussi l'emploi « d'étoffes transparentes ». Elle en veut aux Grands Magasins d'exhiber « des toilettes dont le peu de décence choque le regard des adolescents ».*

❖

*On ne peut que s'incliner respectueusement devant les motifs qui ont inspiré ce programme à cette Société. Mais ne ferait-elle pas mieux de se borner à défendre uniquement le principe qu'elle pose incidemment dans ce même appel auquel il est fait allusion, et qui est la suppression dans les toilettes de « tout ce qui sent le débraillé et le vulgaire », remplacé par « la simplicité et la grâce ?... »*

*Je crains que ces dames ne retardent quelque peu ; à l'heure actuelle, et depuis plus de dix ans, femmes et jeunes filles ont accoutumé de nous montrer tout ce que la mode permettait et l'on a fini par admettre que le corps humain n'était point indécent.*

*Firmin Gémier, dans un spectacle où sont conduites des jeunes filles très rigidement élevées, et qui, je vous le jure, est des plus chastes, nous montre des athlètes nus, des théories d'éphèbes et de jeunes femmes uniquement vêtus de la courte tunique renouvelée de celle de Diane chasseresse, et cela est d'une grâce et d'une pureté indéniables. Tous les professeurs de danses rythmiques font également revêtir à leurs élèves ces costumes légers qui rappellent à chacun de nous que notre plastique peut tirer d'elle-même sa propre grâce avec quelques mètres de tissus et des sandales; et les plus sévères moralistes ne peuvent qu'applaudir le retour à la simplicité antique.*

❖

*Si amples, si rigides, si byzantins que puissent être les costumes que rêvent les adhérentes de l'œuvre dont nous parlons aujourd'hui, il nous semble que la véritable « Action sociale » de la Femme serait plus utilement efficace si elle se portait sur le luxe inutile des vêtements féminins en une époque où les quatre cinquièmes du monde occidental se débattent dans les affres de la famine.*

*J'avoue que, ce qui me choque, ce n'est point l'exhibition maladroite de quelques misères anatomiques agrémentées de ces quelques tares de la peau que nos contemporaines doivent au régime carnivore. Ce qui mériterait, à mes yeux, la plus véhémente action sociale de la part de nos femmes, c'est ce spectacle dégradant que donnent nos filles, de ne penser qu'à des danses mondaines, fussent-elles les plus chastes du monde, de ne rêver que toilettes, même montantes, alors que les petits enfants de nos régions libérées n'ont point de lait, et alors que des millions de nouveaux-nés meurent, dans la proportion de 80 %, dans les deux tiers de l'Europe.*

*Je ne crois pas que nos frères d'armes dont les os blanchissent en des trous ignorés, ont donné leur vie pour que leurs sœurs et leurs fiancées oublieuses ne soient que des étourdies, sans plus.*

X...

## Pour la Vérité intégrale.

*(Suite et Fin)*

Bergson a eu le mérite de réhabiliter l'Intuition dans notre Occident esclave de l'Intellectualisme. Il est impossible de *définir* l'Intuition, on montre ce qu'elle est par des exemples. Cependant, en gros, on peut dire qu'elle est une *appréhension sympathique* des choses, effectuée au moyen d'un sentiment immédiat. La connaissance que l'Intuition procure est *soudaine* comme l'inspiration chez les Savants et les Artistes; comme elle, en effet, elle émane des profondeurs de « l'Hôte inconnu ».

Pénétrons, par exemple, au centre d'expansion du caractère d'un homme et de là atteignons par une vivante sympathie « son élan vital », comme dit Bergson ! Alors, et d'un *seul coup d'œil*, nous verrons comment cet homme amène lui-même ceux qui le voient du *dehors* à l'interpréter de manières différentes. C'est, en effet, quelque chose qui, sous la pression des circonstances, se réfracte tout à la fois en honnêteté et en malhonnêteté, en courage et en lâcheté, en stupidité et en intelligence. Par l'appréhension intuitive de l'élan vital on a le secret des actions de cet homme et de ses contradictions. Tel n'est pas le cas de ceux qui ne sont pas en sympathie avec lui et le jugent du dehors. De même, par un élan de sympathie intuitive, plaçons-nous au centre de la vision philosophique d'un homme, et nous comprendrons immédiatement toutes les choses si différentes qu'elle lui fait exprimer soit par la parole, soit par écrit. Au contraire, restons en dehors, employons la méthode logique, c'est-à-dire le morcelage, essayons de reconstruire sa philosophie, à l'aide de phrases séparées, en prenant d'abord l'une, puis l'autre pour chercher ensuite à les faire concorder : nous serons certains d'échouer. Pour explorer la chose considérée, nous nous traînerons dessus, comme une fourmi myope qui se traîne le long du bâtiment, trébuche et se laisse tomber dans les fentes les plus minuscules, dans les fissures les plus microscopiques, n'aperçoit partout que des vides et ne soupçonne jamais que tout cela a un centre.

Gœthe a écrit dans un passage célèbre de Faust : « se propose-t-on de connaître et de décrire un être vivant ? La première chose que l'on fait c'est d'en chasser le principe de vie. Alors on a, dans la main, toutes les parties; il n'y manque que le lien immatériel. La Chimie appelle cela s'emparer de la nature. En vérité, on se moque de soi-même ». *Ce lien immatériel* de la vie dont parle Gœthe, l'Intuition seule peut l'appréhender.

L'opposition entre la Logique et l'Intuition se trouve dans tous les ordres. En Science, c'est le *professeur* et l'*Inventeur*, en Religion, le *théologien* et le *mystique*.

C'est grâce à l'Intuition que les grands Initiés ont dépassé la science de leur époque. Ainsi les prescriptions diététiques d'un Pythagore, jusqu'à son interdiction des légumineuses, sont aujourd'hui confirmées par la médecine.

L'Intuition cultivée et développée atteint son complet épanouissement dans la *Conscience cosmique*, état dans lequel la connaissance s'effectue *sans Pensée*, par intégration pour ainsi dire avec l'Univers entier.

Si Bergson a magnifié l'Intuition en montrant qu'elle seule est capable de résoudre les grands problèmes métaphysiques, il n'a pas formulé les règles de sa culture. Tous ceux qui veulent développer méthodiquement l'Intuition et atteindre à la *Conscience cosmique*, doivent aller à l'Ecole des Sages de l'Inde, berceau de notre race. Ces Sages ont jugé l'œuvre des philosophes d'Europe les plus transcendants et les plus modernes leur philosophie commence où la nôtre finit.

Logique, Foi, Intuition sont trois moyens différents de connaître d'où découlent trois attitudes différentes. Mais ce n'est pas à dire qu'il faille à tout instant, faire un saut brusque de l'une à l'autre. Pour atteindre la *Vérité totale*, notre vie intérieure doit s'unifier en passant d'une manière continue d'une attitude à l'autre, de même que, en suivant un escalier en hélice, l'on explore progressivement tous les horizons *autour d'un centre*.

A. AMIEL.

## Questions Sociales.

Parmi les revues sociales et politiques où les théosophes peuvent glaner avec fruit, tantôt pour puiser un enseignement et des documents; tantôt pour relever des thèses fraternelles des leurs, on peut citer le bulletin mensuel « *La Diane* ».

La lecture de quelques numéros déjà vieux d'une année, a placé sous mes yeux un article sur la « Société de l'Avenir » dû à la plume de D. Lipmann, un jeune adolescent que la mort emporta prématurément alors qu'il révélait les qualités si rares à son âge d'un penseur et d'un philosophe. Cet article est rempli de vues intuitives qui méritent de retenir l'attention, quoiqu'elles frôlent quelquefois l'utopie, la première fougue de la jeunesse rendant encore difficile la distinction des principes généreux et des réalisations hasardeuses et prématurées par le stade actuel de l'évolution sociale. L'auteur attaque d'abord *l'héritage et le capital* : Mais, avant de décider si ce régime est juste, il faudrait établir si sa suppression mènerait vraiment à une plus grande justice ? L'expérience bolcheviste prouve mal en faveur de toute révolution brutale de l'ordre social; elle semble rappeler la raison humaine aux sages leçons de la Nature. Tandis que l'enfant aveugle et téméraire étouffe dans son germe, le frêle bouton de rose qu'il veut ouvrir de force, le soleil averti, déplie religieusement les corolles des fleurs, sous la caresse douce de ses rayons enchantés.

Le régime capitaliste actuel est peut-être semblable à tant d'autres idoles et belles légendes auxquelles on ne croit plus, mais qui recèlent encore sous leurs ruines un trésor nécessaire ; il restera longtemps, pour les sages, le seul asile où puisse s'appuyer, loin des sables fragiles des songes, la civilisation. *La propriété est une notion née de l'évolution;* le progrès ne peut pas faire table rase du passé... chaque saison se nourrit des germes anciens qu'elle a élaborés, et tout socialisme véritablement avancé, c'est-à-dire progressiste, devra tendre, non pas à supprimer la propriété, mais à rendre ses bases plus solides, son accès équitable. L'auteur lui-même semble le pressentir, lorsqu'il fait un captivant croquis de l'échelle du progrès : les hommes, dit-il, arriveront d'abord à ne posséder que l'exacte mesure due à leur mérite et à leur travail. Puis ils feront une place à tous les faibles, les enfants, les malades et les amoureux, afin que chacun puisse satisfaire ses besoins. Alors sera proche l'avènement de « *la Cité d'Amour* », où *chacun donnera gratuitement* la mesure maximum de ses forces, et où les mieux doués seront les Aînés généreux et conscients de la grande famille humaine, assumant librement plus de responsabilité et d'effort que les autres, pour la protection de leurs frères plus jeunes et plus faibles.

La seule critique qu'on puisse faire à ce rêve lumineux, c'est qu'il laisse au réveil, le lecteur aussi perplexe sur les moyens de réalisation. Il importe de ne pas oublier que la

propriété n'est pas seulement une *sanction* dont il faut surveiller l'exécution; c'est surtout, une *conséquence naturelle* et un *stimulant nécessaire*. L'appât du gain est semblable au hochet fragile qu'on agite devant l'enfant pour le stimuler à marcher : il le brise entre ses mains et le rejette loin de lui. Le capital est, à l'heure actuelle, le hochet dont se sert l'évolution pour orienter les hommes vers le travail et l'économie, c'est-à-dire vers la production et l'accroissement du bien-être social. Espérons avec D. Lipmann qu'un jour viendra où l'homme ne travaillera plus que par amour, et où « détaché de tout, il agira pourtant comme ceux qui sont ambitieux ». (Bhagavad Gita). L'heure n'est pas venue, mais le salaire disparaîtra de lui-même, le jour où chacun n'aura plus d'autre but que le bien de tous, et où la seule richesse convoitée sera de rendre un maximum de service, et de se rapprocher de plus en plus près de l'idéal.

Il ne nous appartient pas de supprimer la propriété, et de trahir ainsi les plans de l'évolution, en voulant les brusquer; il importerait seulement que les lois de la terre imposent le respect des lois divines que nous pressentons et dont elles doivent être le reflet visible. Lorsque la justice est violée, c'est par l'ignorance des hommes qui contrecarre l'action de la loi; ce n'est pas la notion de propriété qui est fausse, mais nos applications qui sont incomplètes et erronées. *Pour que la propriété reste parfaitement légale, il faudrait*, non vouloir l'ébranler d'une main sacrilège, mais *en régler l'essor*, comme on veille à la pousse régulière des plantes, en leur imposant, au besoin, un tuteur. Il faudrait:

1° Que la jouissance des revenus soit accordée proportionnellement à la somme normale de travail du chef de famille; du moins, pendant toute la force de son âge et de sa santé.

2° Que la part de l'Etat, dans les héritages, soit proportionnelle au nombre total des charges de famille et des descendants encore vivants.

Alors le capital resterait une vivante semence dont la moisson profiterait à tous quelque peu, et l'Etat pourrait continuer à améliorer le sort du travailleur, à faciliter l'avancement de chacun dans sa voie tout en respectant la hiérarchie des emplois et des valeurs; la liberté du travail et le droit de propriété, principes d'ordre social et de régularié dans la production.

A. T.

## Notre violence.

*Retiens-toi de maudire la guerre avec véhémence, de gémir sur la folie des hommes qui ont consenti à la faire. Car, en toi-même tu n'as pas désarmé, étouffé le guerrier.*

*Souviens-toi. Enfant, tu as arraché des pattes aux sauterelles des blondes plaines de juillet. Un jour, tu as joué si cruellement avec un oiseau prisonnier qu'il est soudain demeuré immobile entre tes mains stupides. Tes larmes, tes baisers à ses douces plumes, et la sépulture de cailloux que tu lui fis étaient également vains.*

*En tes promenades, ton bras distraitement balançait ta canne sur les cîmes des luzernes, des scabieuses, des aigremoines, au long du chemin, et les fauchait.*

*Tu as parlé durement à combien d'hommes ? Tu as giflé des enfants. Et les plus chers à ton cœur, tu les as fait pleurer, il n'y a pas si longtemps, tu le sais bien.*

*Pense à cela quand tu accuses quelques hommes d'avoir provoqué le grand désastre. Tu as ta part de complicité puisqu'il y eut de la douleur dans le monde qui fut ton œuvre. Tu es, toi aussi, responsable du forfait puisque tu n'as pas éteint, au fond de toi, le brandon de violence qui couve.*

*Jean BAUCOMONT.*

## Songe ou Vision ?

« Vidi ».

La vision passe.

Partout un paysage s'étend, plaines et bois, vallées ou collines, il est changeant et cependant toujours semblable, car c'est la Terre, la Terre cultivée : hautes futaies en coupes, céréales ondoyant sous la brise, arbres chargés de fruits, plaines où paissent les troupeaux, c'est la Terre nourricière, de laquelle les hommes obtiennent, par leur travail, tout ce qui est utile à leur vie.

*Par leur travail*... un brouillard s'étend, il courait les siècles passés; à mesure qu'il se dissipe apparaît la Terre d'autrefois; la Terre inculte est là.

Mais voilà maintenant qu'en vision rapide, se succèdent ces générations d'hommes qui ont peiné, qui ont souffert, qui, les uns après les autres, sont morts à la tâche, à la dure tâche de travailler la Terre, pour mettre en valeur ses richesses, pour qu'elle fournisse à tous les hommes, vivres, habitations, vêtements.

Les Métiers et les Industries, comme des rameaux, se branchent à la Culture; l'effort millénaire des hommes est partout, noyé seulement par intervalle sous une pluie sombre, sous le sang des combats; car le Travail producteur est vampirisé par l'égoïsme, l'ambition, la main mise du plus fort sur le faible qui entraînent l'injustice, les impitoyables guerres de rapines et de conquêtes, et les efforts pour la défense, contre l'invasion et la spoliation.

Quels monceaux de cadavres sont enfoui dans la terre! Paysans, artisans, ouvriers, soldats, de quelque nom qu'on le désigne le Peuple gît-là; celui qui a défriché, cultivé, défendu son pays.

Maintenant le peuple défile. Générations après générations, siècles après siècles, hâve, décharné, mutilé, en guenilles le Peuple passe...

Il passe et s'évanouit; c'est la légion des ombres, de ceux qui ont fait de la Terre improductive, ennemie de l'homme, cette Terre cultivée, docile à ceux qui la travaillent, esclave de ceux qui s'arrogent sa possession.

Au dessus de ces lamentables légions l'or s'amoncelle, il les écrase de son poids, les étouffe, les paralyse et leur cache le Ciel.

Mais tout change; le passé s'éloigne, l'or retombe sur la Terre qu'il dévaste. Il est changé en pluie de fer et de feu qui broie tout, qui fauche hommes et moissons, arbres et édifices, qui ravine le sol, le laisse éventré et aride comme un cratère de volcan; partout il y a des morts, la fortune n'est plus; l'or devient une tare; la Mort suit la Famine, qui s'avance, et les mains se tendent, suppliantes, vers ceux qui détiennent les derniers morceaux de pain !...

Mais tout s'éfface, se voile, la Nature reprend ses droits et suit encore ses lois, le sol reverdit, les plantes refleurissent; en foule les vivants s'avancent, ce sont les fils des ombres évanouies, les fils de tous les sacrifiés. Voyez-les, forts de leurs droits, ils prennent possession de la Terre et de ce qu'elle produit.

Le brouillard voile l'Avenir et noie le Passé de ténèbres; il estompe aussi le Présent; ce Présent fugitif, effrayant, fils déshérité des générations éteintes, père résolu de celles qui naîtront. Ce Présent, qui nous montre les hommes se débattant au milieu du plus grand cataclysme qui ait secoué l'humanité, ce présent souillé des crimes d'hier, en-

sanglanté des luttes récentes, qui s'illumine déjà des aurores de demain !

O ! vous qui cherchez la Vérité, qui aspirez à la Justice, qui voulez réaliser l'Amour, contemplez la leçon des siècles, éclairez votre conscience aux lueurs qu'elle projette, pensez aux crimes, aux spoliations, aux fautes passés; ne tremblez pas devant ce qui vient, ne reculez pas devant la Justice mais hâtez-vous de réaliser l'Amour; car c'est le Sauveur, le Rédempteur, celui qui rendra douce et bénie votre tâche... si aride sans ses divins rayons.

ANCILLA.

# Le mystère de la forêt.

*(Notes prises à une Conférence faite le 18 janvier au Siège de la S. T. par le Dr Jaworski).*

Dans cette athmosphère mystique et calme on oublie la crise dont nous venons de sortir. Cependant nous devons penser aux causes du cataclysme et à ses conséquences.

Il est surtout moral. A sa suite nous voyons apparaître la corruption et l'égoïsme dont la floraison est le mercanti. Si cela continuait nous irions au suicide de l'humanité. De tous côtés des désastres menacent le monde. On s'est enflammé pour la Société des Nations. Qu'en est-il advenu ? On n'ose plus rien espérer. En quoi espérer ?

Seulement en nous-mêmes, car à cette crise il n'y a qu'un remède : le sacrifice. Si les grandes Nations sacrifiaient un peu de leurs ambitions, il y aurait une Société des Nations; si chacun sacrifiait un peu de son bien, il y aurait la concorde. Le sacrifice est la base du bonheur.

Mais l'on se dit : Pourquoi se sacrifier et pour qui ? La vie est courte, rapide, profitons-en. Voilà la seconde raison de la crise : c'est le matérialisme. Le matérialiste ne croit pas et sans idéal, pas de sacrifice. Le problème est donc ramené à ce dilemme. Si nous voulons sauver l'humanité, il faut abattre le matérialisme; mais le matérialisme sort du laboratoire et c'est la science qui le confirme.

L'œuvre que j'ai entreprise est de questionner le laboratoire pour voir si nous ne nous trompons pas, s'il y a encore de l'espoir et je crois avoir résolu la question scientifiquement. Dieu est écrit partout en lettres de feu, mais on ne sait pas encore lire. Par la science pure, nous arrivons à Dieu. Si les savants sont matérialistes, c'est que leur laboratoire est une boîte close, fréquentée par quelques individus : Il n'y entre pas l'âme du peuple.

La Forêt nous découvrira-t-elle un mystère ? Les pierres, les animaux, les arbres, tout est connu, classé. Si nous parcourons la forêt dans le tumulte, nous ne verrons rien, mais entrons en elle en silence, sans fumer, sans faire du bruit; écoutons la voix du Silence. Il se dégage une sensation d'harmonie. Il y a un secret à connaître. Se serait-on trompé pendant des milliers d'années ? Les Indiens, les Hindous, les Egyptiens ont tous vu des mystères dans la forêt. Pourquoi y a-t-il cette diversité d'animaux ? ici un serpent, là un oiseau, etc. Regardez vivre un boa, il est fait pour la digestion, il avale pendant des semaines, puis il digère et il recommence. C'est le modèle de la digestion, il représente la fonction digestive.

Voyez cet oiseau qui vole. Il vit dans l'air, si j'ouvre ses poumons, je vois qu'ils remplissent tout son corps et qu'ils finissent par des tubes qui entrent dans les os. L'oiseau respire partout et tout le temps. Il est l'apothéose de la respiration comme le boa l'est de la digestion.

Prenons un ver, étudions-le et nous verrons qu'il vit pour perpétuer l'espèce. La plupart des vers n'ont pas d'appareil digestif ou respiratoire, mais seulement des organes de reproduction.

Si nous contemplons l'araignée, nous la voyons faire exactement ce que fait le ganglion sympathique dans notre abdomen. Il surveille la nourriture et avertit l'estomac l'excite pour qu'il secrète le suc nécessaire. Quant aux abeilles, on connaît leur vie, notre foie fait comme elles le travail de sélection du sucre, du miel, et le déverse dans la circulation au fur et à mesure des besoins de la vie.

On pourrait passer en revue tous les animaux de la forêt. Et que dire des arbres ? Les végétaux sont de véritables créateurs et rénovateurs du monde vivant, ils font la synthèse de la vie, ils transforment le minéral en substance; or, quel est le rôle du système nerveux ? M. Bergson disait que la fonction nerveuse est de contracter la matière, de faire la synthèse du passé et du présent en vue de l'avenir.

Ces exemples choisis au hasard montrent que tous les animaux habitant la forêt ont des fonctions : fonctions psychiques pour les mammifères, sympathiques pour les insectes, etc. En étudiant l'anatomie on découvre que ces groupes d'animaux sont individualisés par leurs fonctions, or cette fonction individualise aussi des organes en nous et il y a une correspondance entre nos organes et les animaux de la forêt.

En résumé, l'homme est un microcosme réunissant en lui tous les éléments de la forêt. Par un travail scientifique, nous arrivons à ce résultat que la forêt est en nous, son mystère c'est le mystère de nous-même. Au milieu de la forêt, il y a une âme que nous ne comprenons pas, et en nous il y a une âme aussi qui domine. Nous entendons quelque fois le loup et le tigre qui rugissent malgré notre volonté, mais notre devoir est de dominer les voix mauvaises.

Au point de vue philosophique, il faut insister sur ceci : c'est que notre corps est une ménagerie. Nous apercevons alors le plan intérieur qui dans l'homme permet que toutes ces bêtes soient d'accord; malgré quelques tiraillements de ci, de là, on peut dire que l'accord est parfait, que les bêtes sont harmonisées.

Au point de vue pratique, les applications sont nombreuses, car on ne peut employer des médicaments adaptés aux organes, ce qui ressusciterait les pratiques du Moyen-Age.

Au point de vue théosophique, il faut conclure à la nécessité d'un plus grand amour, d'un plus grand respect pour les bêtes. Nous sommes une même chair. Il ne faut pas tuer.

Revenons à la lutte actuelle; nous trouvons que nous faisons une synthèse, un tout, et que nous sommes dominés par des forces supérieures. Leur emblème est Mercure, celui qui peut faire régner la paix, et qui fera que les hommes ne se déchireront plus. En résumé, l'homme est une synthèse. Il entraîne vers la beauté, vers l'idéal, toute la ménagerie qui est en lui. Cet idéal consiste dans l'épanouissement de la mélodie de la forêt.

---

« L'Europe n'est point un assemblage fortuit de peuples, c'est une lyre dont chaque nationalité est une corde et représente un ton. Il n'y a que des fous furieux pour oser mettre la main sur l'instrument sacré. Savez-vous, meurtriers imbéciles, pourquoi nulle de ces nations ne peut périr ? Parce que l'Europe entière n'étant qu'une personne, chacune de ces nations est une faculté de cette personne... Tuez-en une, l'équilibre est rompu. »

MICHELET, *(Légendes démocratiques du Nord-1855)*

## A travers Journaux et Revues.

Dans le *Temps* du 12 Janvier sous le titre « Comment on peut voir pousser une plante » il nous est parlé d'une conférence faite à Londres, par le savant indien Sir Jagadish Chandra Bose, Le *Message* a déjà parlé, il y a quelques mois des intéressantes études de ce savant, et de l'instrument qu'il a inventé « le crescographe » qui permet de voir pousser les plantes.

Le *Temps* dit: « Cette découverte ouvre des horizons entièrement nouveaux à l'étude scientifique de la plante. Sir J. C. Bose a pu démontrer, par exemple, qu'un arbre se contracte lorsqu'il est frappé, que les tissus de la plante sont animés de pulsations et que, lorsqu'ils meurent, on constate en eux, comme dans les tissus animaux, une sorte de spasme.

« De nombreuses expériences qui ont été faites dans le passé sur l'effet de l'électricité ou des poisons sur la plante, on n'avait tiré jusqu'à présent que des conclusions incertaines et souvent contradictoires. Le crescographe a permis à sir J. C. Bose d'introduire une précision tout à fait scientifique dans la marche de ses expériences, en même temps que de raccourcir considérablement la durée des observations. Il a découvert que, dans les expériences de ce genre, la question du dosage est d'une suprême importance. Ainsi, un courant électrique d'une certaine intensité accélère la croissance d'une plante, mais si l'on augmente le courant, cette croissance est immédiatement retardée. De même pour les stimulants chimiques. Certains poisons tuent la plante, mais, si l'on prend soin de les diluer, ils la stimulent à tel point que sa floraison peut être avancée d'une quinzaine de jours. Bien plus, il a trouvé que l'action de certains poisons, employés en très petites doses, pouvait être avantageuse en ce qu'elle fortifie les plantes et les préserve des bacilles destructeurs. On voit par là tout l'intérêt que présentent les découvertes de sir Jagadish Chandra Bose pour l'agriculture, et en particulier pour la culture des primeurs et les soins à donner à la vigne ».

Le *Journal de Genève* du 29 décembre parle d'un projet de « Maison pour tous ». Sous les auspices de l'association « Vers l'Unité », nous dit-on, un comité vient de se fonder, en vue de créer à Genève une Maison pour tous.

« Cette maison comprendra un restaurant où sera servi à bon marché une cuisine savoureuse et réalisant les principes de l'alimentation rationnelle, sous la conduite de diététiciens; des salles de culture physique et de douches, et, pour les besoins de l'esprit, des salles de lecture, de réunion, de conférences.

« De tels centres existent déjà en Suisse alémanique, en Belgique, en Angleterre et ailleurs. A la Havane, des établissements du même genre, issus de l'initiative populaire et à base coopérative, sont de véritables palais et groupent des services d'éducation, d'assurance, d'assistance médicale et légale, de récréation et de sport ».

L'ambition de Genève n'est pas aussi grande, ajoute l'auteur de l'article, mais le désir est de créer une maison où tout le monde se trouve à l'aise et où puisse naître un changement de mentalité qui, avec une appréciation plus juste des valeurs, préparera une vie nouvelle.

Cette vie qui sera possible « lorsqu'à la conception de la *richesse-puissance*, qui opprime et conduit à la guerre, succèdera celle de la *richesse-service* qui, seule, peut réaliser la paix et le bonheur; lorsque, las de chercher le perfectionnement uniquement dans la transformation des institutions, des formes et des formules, les hommes comprendront avec une évidence toujours plus grande, qu'il faut en premier lieu transformer leur esprit et leur sentiment les uns envers les autres ».

De *Théosophy in Australasia:*

« Nous savons que récemment (en 1912 il me semble) nous sommes entrés dans un nouveau Cycle. Nous sommes dans le signe zodiacal du Verseau. L'âge des Poissons est terminé. Le Verseau est le porteur d'eau; il déverse abondamment les eaux de l'Unité Spirituelle, le lien de fraternité et de paix. Le cycle entier de notre système solaire à travers l'espace

---

# Lettres de l'Inde.

### 1912-1914

**Par MARIA CRUZ** *(Suite)*

Aujourd'hui dimanche, nous avons été invitées à un grand thé, donné par Mrs Rea sous le banyan. Le Tout-Adyar y était, chaussé, pour la plupart, ce qui constitue le comble de l'élégance, élégance réservée, en général, pour les « gens de Madras ». Les « gens de Madras » synthétisent pour nous le snobisme, la correction anglaise, le monde et les philistins. Quand ils viennent, les sandales et les saris rentrent dans le troisième dessous. Nous avons eu un excellent thé, grâce à la boulangerie-pâtisserie Van Hook. M^me^ Besant est apparue un quart de seconde, et M. Ransom a diverti la société avec des tours de passe-passe et des chansons.



Dans le hall, M^me^ Besant a parlé du chemin du retour, et des pierres d'achoppement que nous y trouvons. Une des plus grosses est le sens de la propriété. En cela l'Inde, aux familles nombreuses, dont les membres vivent ensemble et prennent indifféremment les objets appartenant aux uns et aux autres, pêche moins que l'Occident. Nous sommes toujours vexés lorsqu'on se sert de nos objets, et nous disons : « si, au moins, il me l'avait demandé ». C'est justement dans ce sentiment qu'est le mal. Il ne s'agit ni de prêter, ni de donner, ni encore moins de nous dépouiller, mais de reconnaître, dans notre âme et conscience, que rien n'est à nous. Nous ne sommes que des dépositaires sans droit exclusif.

Miss Kofel nous avait invitées à visiter une école de parias d'ici (elle en a d'autres dans les alentours). Nous sommes arrivées à 9 heures, pour la prière. Il y a quelque deux cents gosses plus ou moins habillés, et le moins va souvent jusqu'à l'extrême limite. Dans la grande salle aux murs couverts de tuiles, sont les classes des plus âgés ; les plus petits sont sous un toit de chaume et sous un arbre, tous par terre. Un des professeurs est borgne ; un autre a la figure affreusement rongée, ce qui ne l'empêche pas d'avoir épousé une jolie femme et d'être père d'un des gosses qu'il enseigne : il est heureux.

M^me^ Blech allait se pencher pour regarder l'ardoise d'une petite, lorsque, sur la chevelure luisante, j'ai aperçu du monde ; et, depuis cet instant, je n'ai pas pu prendre à l'œuvre admirable de Miss Kofel, l'intérêt que j'aurais dû.

Dans l'après-midi, le gouverneur de Madras est venu, avec ses aides de camp, visiter l'école, qui l'a vivement intéressé. Miss Kofel est radieuse. Elle mérite le Paradis.

est de 25.000 ans. L'âge présent vibre par les influences cosmiques de Fraternité, dont il est imprégné, et ainsi sera l'aura cosmique qui nous entoure, durant environ 2.000 ans. Toute institution humaine et sociale qui ne s'accorde pas avec cette note fondamentale, doit inévitablement périr. C'est pourquoi nous savons que la Fraternité, durant cette période, unira toute l'humanité au point de vue spirituel, mais, vraisemblablement, pas au point de vue physique ». (G. BEAU).

## Première Liste de Souscriptions (Enfants d'Europe et C. A. T.)

(Voir « Le Message » du 7 Janvier)

Beaucoup de théosophes et de nos amis ont répondu à notre appel pour les Enfants d'Europe et à celui du *Centre d'Action Théosophique*, qui a recueilli: M. B.: 10 fr.; Mme B. R.: 50 fr.; M. et Mme A. V.: 5 fr.; M. C. A.: 200 fr.; Mme M. L.: 50 fr.; M. E. L.: 5 fr.; Mlle G. C.: 10 fr.; Mme C. D.: 5 fr.; Mme P.: 6 fr.; Mme A.: 50 fr.; M. H. (souscriptions de théosophes et M. E. O. d'Angers) : 33 fr. 60; M. et Mme P.: 100 fr.; Mlle de M.: 10 fr.; M. A. de V.: 100 fr.; M. M. B.: 100 fr.; M. L. G. (souscriptions de théosophes de Marseille) : 145 fr.; Mme M.: 10 fr.; Mme M. P.: 5 fr. Mlle A. W.: 10 fr. M. B.: 50 fr.

La somme totale de 954 fr. 60 a été envoyée par les soins du *Centre d'Action* à Mme de Saint-Prix.

D'autre part le Centre d'Action Théosophique nous prie d'inscrire les dons suivants qu'il a reçus:

De M .C. A.: Pour « *l'Œuvre des Réformés et mutilés de la guerre* »: 100 fr. Pour « *l'Œuvre des Vieux-Vêtements* »: 100 fr.

Pour les *librairies Théosophiques:* de M. C. A.: 100 fr.; de Mlle N. E.: 20 fr.

Pour toute *action sociale*, de M. B. 50 fr.:

Pour le *Centre d'Action Théosophique*, de Mlle W.: 100 fr.

NOTA. — On peut envoyer les sommes pour le Centre d'Action Théosophique au nom de M. M. E. CAHEN, 10, rue François-Ponsard, Paris, par tous moyens que l'on voudra : mandats divers — chèques — chèques barrés, etc...

*Centre d'Action Théosophique :* Vendredi 15 février et vendredis suivants à 5 h. 1/2, cours de diction par M. Jean d'Yd. — Ce cours sera professé au Siège de la S. T. Il est réservé aux personnes inscrites. Les inscriptions sont reçues par Mlle Morel (à la Librairie).

## Cours et Conférences.

Le dimanche 15 février à 4 heures, conférence réservée aux Membres : *Apollonius de Thyane*, par le Ct E. Duboc.

Tous les mardis, à 5 heures, Cours de Théosophie par Mlle Aimée Blech. — Par exception, le cours du 10 février aura lieu à 5 h. 5/4 car il traitera de l'*Aura humaine* avec projections.

Tous les jeudis, à 8 h. 30 du soir, Cours de 2e année, en février par Mlle Reynaud; en mars par Mme de Mauziarly.

*RÉUNIONS OUVERTES :*

*Branche Volonté :* Tous les mercredis à 5 h. 30.

*Branche Studio :* Tous les samedis à 4 heures.

*Branche Ananda* : Les 2e et 4e mercredis à 2 heures.

*Ordre de l'Etoile d'Orient* : Les 1er, 3e et 5e samedis, à 2 h. 30. — Les 2e et 4e.



*La Directrice Gérante :* M. BERMOND. Imp. Ed. JULIEN, Albi.

VI

4 janvier 1913.

Ma chère amie, j'ai beaucoup pensé à vous et à nos réunions du premier de l'an chez vous ; car il y a déjà quelques années que nous passons ensemble ce jour fatidique. Ici, il s'est écoulé inaperçu. Mme Besant, Mlle d'Asbeck et autres personnes étaient invitées à un garden-party chez le gouverneur, et sont rentrées assez tard. Le lendemain, tous les Bénarésiens ont repris le sentier du retour. Nous avons assisté à leur exode, terminé par les Arundale qui eurent les honneurs de l'auto et de la compagnie de M. Leadbeater. Pendant ce temps, Mme Besant se délassait de ses fatigues en distribuant elle-même, et un par un, des gâteaux et des jouets aux trois ou quatre cents gosses de l'école des parias. Lorsqu'après avoir fait nos adieux à Miss Arundale, nous arrivâmes à Blavatsky Garden, les vêtements avaient déjà été donnés, et les gosses se dirigeaient vers le grand banyan où on allumait des lanternes vénitiennes. Les Adyariens formaient une espèce de cordon sanitaire autour de l'arbre ; les curieux restèrent dehors, et les enfants s'assirent en cercles, dos à dos, avec un ordre parfait. Mme Besant, suivie d'un petit Birmanien âgé de treize ans (qui ressemble beaucoup à mon frère José quand il était petit), qui lui présentait un plateau, se baissant constamment pour déposer l'objet dans les petites pattes noires, fit le tour de ces cercles cinq ou six fois à ma connaissance, car je partis avant la fin. Il y avait sûrement là plus de trois cents parias en herbe. Essayez de vous baisser quinze cents fois de suite, et vous comprendrez mon étonnement. Vous voulez mes impressions ? J'en suis abasourdie.



J'ai reçu votre lettre, et j'en ai encore le vertige. Comment, vous voyez déjà le livre sur Adyar, y compris la couleur de la couverture ? Le seul malheur est que le véritable Adyar n'est pas sur le plan physique, et que jamais on n'en pourra donner la moindre idée à des gens qui n'en ont pas senti les courants. Donnez donc l'idée d'une vibration à ceux qui n'ont jamais senti l'électricité ? Même des choses physiques, comme les couleurs du ciel, sont, ici, impossibles à rendre. Je sors souvent avec Mlle Bermond qui est peintre et se pâme devant les crépuscules, mais qui ne pourrait pas définir leurs couleurs, tellement elles sont miroitantes. Quand on croit que c'est du vert, c'est bleu ou jaune, mais des verts et des jaunes qu'on n'a pas l'habitude de voir, donc inqualifiables. Et de même les rouges. Les bois chantent : non pas la chanson du vent dans le feuillage, ni le gazouillement des oiseaux : il y a de tout cela, mais aussi d'autres choses invisibles qui forment un chœur mélodieux. On en a les larmes aux yeux; mais essayer de rendre cette impression, ce serait la trahir bassement. C'est comme le Taj-Mahal en photo : ça ne dit rien, et c'est une des merveilles du monde ! *(A suivre).*